
Saveurs anglaises

In Other Words : the journal for literary translators

Publié par The Translators Association

n° 13/14, automne 1999/hiver 2000

N° 15, automne 2000

Dans son éditorial au numéro 13/14 de la revue consacré à la traduction de la poésie, Peter Bush se réjouit que l'important prix Whitbread 2000 ait été décerné au poète Seamus Heaney pour sa traduction du poème saxon *Beowulf*, sacré ainsi « Livre de l'année », mais déplore les réactions des critiques (« Pourquoi avoir distingué une simple traduction... » !!), qui révèlent jusqu'où peut aller une certaine horreur anglaise de l'invasion étrangère... Heureusement *Beowulf* a connu un grand succès, et la traduction était loin d'être « simple », comme le montre la conférence de Seamus Heaney, reproduite dans ce même numéro, sur les difficultés rencontrées quand on affronte un grand texte du passé national, texte rédigé en quelque sorte dans une langue « originelle », évasive, lointaine. C'est lorsqu'il se rendit compte que le mot régional irlandais *thole*, qu'il avait lui-même employé, se trouvait dans le texte saxon, qu'il se sentit le courage de se lancer dans l'entreprise. Il décrit comment un poète traduit un autre poète, à l'aide de mots charnières, de rythmes trouvés parfois dans d'autres textes, pour lui chez le très saxon Gerald Manley Hopkins, par exemple, et comment il se libère des contraintes tout en les subissant. Subtil paradoxe au cœur de tout ce très riche numéro sur la traduction poétique.

William Stone, un autre poète, traducteur des *Chimères* de Gérard de Nerval, compare le vers à un crocodile attendant que le traducteur bouge pour lui sauter dessus ! Celui-ci doit révéler l'essence du texte pour le réveiller. De même, Peter Dale, traducteur de Villon et de Laforgue, affirme que toute traduction est un compromis et un paradoxe : inutile de trop

traduire, de rendre le poème trop anglais, d'en perdre la saveur française, mais comment en sauvegarder l'humour ou les jeux de mots ? Peter Hutchinson se sert de la métaphore du cirque : le traducteur est un jongleur, un funambule, surtout lorsque s'ajoute la difficulté de la musique comme dans la traduction de livrets d'opéras. Inutile alors de croire que le dictionnaire pourra fournir une solution; il s'agit de transposer pour rester dans le ton et tenter de faire passer une opérette de Gilbert et Sullivan en allemand... Est-il même possible de traduire un auteur comme Pessoa, aux multiples noms, aux multiples personnalités, dont les poèmes renvoient à diverses langues ? Voilà la question que se pose Peter Rickard, et l'article de Terry Hale sur l'Argentin Lascano-Tegui, qu'il présente comme sans langue et sans nationalité fixes, rejoint certaines de ses préoccupations. Peut-être la solution réside-t-elle dans un travail en collaboration, soit avec l'auteur lui-même (solution idéale) soit avec d'autres poètes, et toute une section de la revue concerne ce sujet : Anthony Rudolph y évoque ses échanges avec Yves Bonnefoy, au travers des notes qu'il avait prises à l'occasion de la table ronde qui, aux Assises d'Arles de 1996, avait réuni le poète français et sept de ses traducteurs. Fiona Mackintosh raconte ses rencontres avec l'Argentin Esteban Peikovich, et Sarah Lawson son travail avec des poètes polonais. Gerald Chapple donne sa traduction d'un poème allemand d'Ursula Krechel, dont elle-même commente la genèse de façon passionnante. Enfin, Jean Boase-Beier, Pia Tafdup et Anne Born réfléchissent de façon plus théorique sur l'acte d'écrire de la poésie et sur celui de la traduire.

Nous est ensuite proposé un portrait de Daniel Weissbort, qui, en 1965, avec le poète Ted Hughes, a fondé une revue sur la traduction de la poésie moderne, *Modern Poetry in Translation*. Se voulant très internationale, regroupant des poètes de tous les pays, y compris des Russes publiés clandestinement en « samidzat », la revue refusait de trop « naturaliser » les textes, les publiant souvent sans commentaires ou notes explicatives. Par la suite, Weissbort exerça dans les écoles d'écriture de l'Université d'Iowa puis de Norwich, encourageant écrivains et traducteurs à travailler ensemble.

On retrouve cette même aspiration dans la rubrique suivante « Traduire sur Internet ». Le site *Common Currency*, créé en 1998 grâce à la Communauté européenne et à l'Arts Council, est décrit par Joséphine Balmer. Trois poèmes européens de langues et de périodes différentes (un texte tiré de la *Chanson de Roland*, un poème de Cavafy, un poème de Holderlin) furent commentés par leurs traducteurs, et les internautes furent ensuite invités à ajouter leurs suggestions. J. Balmer propose sa traduction/adaptation du poème de Cavafy dans laquelle Alexandrie est

remplacée par Londres, ce qui fait frémir la puriste que je suis ! Mais l'ensemble consacré à la traduction sur la Toile est intéressant, et passionnera sûrement les adeptes du Professeur Tradoko. (Des adresses sont données p.107 dans l'article de Catherine Ferguson, responsable de la traduction littéraire au British Council de Londres)

Le numéro se termine sur des notes de lecture diverses, la traduction du *Livre de Job*, celle de recueils de poèmes hébraïques, russes, bosniaques, pakistanaï, et sur un formidable (et très drôle) exercice de démolition par Barbara Wright d'un guide pour traducteurs dû à un professeur américain. C'est tout à fait savoureux.

Le n° 15, plus court, s'intéresse à la part d'interprétation que comporte la traduction et donc aux interventions du traducteur. L'un des principaux articles, celui de Nicholas de Lange et de Ros Schwartz étant repris ici-même, je ne m'y attarderai pas. Ann Wright, traductrice du Prix Nobel de la paix Rigoberta Menchu, soulève des problèmes passionnants sur la traduction du témoignage politique : le texte a déjà été « arrangé » en passant du guatémaltèque, langue d'origine, à l'espagnol, puis ne cesse de varier selon les éditions. À quoi viennent s'ajouter les interventions de l'éditeur anglais, ou de l'« expert en affaires latino-américaines » qui revoit la traduction, vu l'immense succès du premier volume. Comment juger alors la valeur du témoignage ?

La deuxième partie discute l'opposition entre traduction littéraire et traduction technique que Mike Shields théorise, et que Geoffrey Harper illustre par sa propre expérience. Lassé de traduire des textes sur les pesticides, il s'est lancé dans des livres russes sur la nature, le récit d'une année passée dans la taïga, de Ryabitsev, par exemple, qu'il finit par publier lui-même en anglais, ne trouvant pas d'éditeur. Selon lui, cela peut ne pas être trop onéreux... Est-ce la solution ultime pour le traducteur vraiment indépendant ?

Le numéro se termine par quelques fiches de lecture à propos d'ouvrages récents sur la traduction : un guide pour les interprètes auprès des tribunaux, une étude sur la théorie et la pratique de la « traduction post-coloniale ».

Ann Grieve